



Livres&idées

essais

Luigi Pintor (1925-2003), résistant et journaliste, fait la relecture de sa vie, à l'ombre de la guerre, au soleil de la justice.

Debout dans la précarité de la vie

Servabo. Mémoire de la fin du siècle
de Luigi Pintor
Traduit de l'italien par Fanchita Gonzalez-Battle, révisée par Lucie Marignac
Rue d'Ulm, 120 p., 12 €

« **S**ervabo ». Sous la bannière de ce mot, qu'il a contemplé enfant au bas du portrait d'un de ses ancêtres, Luigi Pintor a rassemblé ses mémoires, parus en Italie en 1991. « Servabo » peut se traduire par « je conserverai, je resterai fidèle, je serai utile », confie-t-il, comme si ce verbe composait en forme de trépied un socle moral. Il permit à l'auteur, résistant, journaliste et figure intellectuelle de la gauche italienne de rester un homme debout dans les tumultes du XX^e siècle. Né en 1925, Luigi Pintor a connu une vie « simple et clémente », une enfance libre, ouverte à tous les vents de Sardaigne, avant l'arrivée de la guerre. « J'avais 14 ans quand la guerre a commencé et 20 quand elle s'est achevée, aussi s'est-elle superposée à mon adolescence avec la précision d'une décalcomanie », écrit-il.

Résistant, comme son frère Giaime qui perdit la vie en 1943,

Luigi Pintor fut profondément marqué par l'expérience du conflit, la détention et la torture, mais aussi la solidarité avec les simples gens. Frappé par la « désinvolture » qui accompagna le retour de la paix, étonné de voir la solidarité des jours de souffrance être remplacée par « un désir de revanche » – « Chacun était à la recherche de sa part du butin dans la grande foire que j'aurais appelé capitaliste » –, il décida après guerre de prendre parti « non pour de grandes entreprises que plus personne ne proposait, mais pour les moins favorisés en [se] tenant à leurs côtés et en défendant leurs droits ». Il milita au Parti communiste italien, devint journaliste à *L'Unità*, son grand journal, et adopta un style de vie ascétique. « Nous travaillions sans profit ni ambition, presque comme si nous étions liés par un vœu », décrit-il.

L'engagement pour la justice ne sera pas un long fleuve tranquille. « Je ne cesserais pas de penser qu'il y a deux mondes mais j'apprendrais que la ligne de démarcation n'est signalée sur aucun atlas et qu'elle passe tout au fond du cœur de l'homme. Être d'un côté deviendrait plus compliqué mais plus nécessaire. » Trop critique envers l'URSS,



il fut exclu du PCI en 1966 et envoyé au travail en Sardaigne. En réponse, il lança un nouveau journal, *Il manifesto*, en 1969, qui condamna l'écrasement du printemps de Prague dès sa deuxième édition.

Dans cet ouvrage testament écrit à la pointe sèche, dans un style sobre et pudique, l'engagement d'une vie se condense, sans fioritures ni boursoufflures. Les plus belles pages sont sans doute celles que l'auteur consacre à la maladie de sa femme. Des pages fraternelles d'une grande dignité, où il considère la maladie comme « *une des formes de la vie* », seule manière pour qu'elle n'emporte pas tout sur son passage.

« *En réalité, il n'est presque rien resté debout de ce qui me tenait à cœur* », confesse Luigi Pinto. « *Dois-je (...) conclure que les passions tenaces, les nobles idéaux, les inten-*

sions généreuses, les difficultés et les erreurs sont une histoire de fou ? Certainement pas. Ils ont été de tout temps le sel de la terre (...) Mais il suffit qu'une pluie lave la terre et le sel se dissout dans l'eau. » Ce petit livre est là pour que le sel de la conscience ne nous manque pas.

Élodie Maurot

Il fut profondément marqué par l'expérience du conflit, la détention et la torture, mais aussi la solidarité avec les simples gens.